

Collection « *Corto* »



Image de couverture et page précédente :

Détail de John William Godward, *Briséis*, 1896.

Alain André

NOTRE ACHILLE

ROMAN CHORAL



Æthalidès

Les chefs s'empoignent pour une histoire de femme.

Pierre Michon, *J'écris l'Iliade*.

Dans la vie, tout est question de point de vue : c'est souvent celui qui raconte l'histoire qui emporte le morceau car, en l'absence de récit contradictoire, on est bien obligé de le croire sur parole.

Christophe Ono-dit-Biot, préface à *L'Odyssée de Pénélope*, de Margaret Atwood.

I. LE HÉROS

Il pénétra dans l'enceinte du sanctuaire d'Apollon. Deux de ses plus fidèles compagnons d'armes le suivaient à quelques pas, respectant le cours de ses pensées houleuses. Pour rejoindre le temple édifié au milieu d'une vaste étendue boisée, ils avaient enjambé le cours tenu de sources qui jaillissaient à quelques mètres du chemin, non loin des remparts. En franchissant l'un d'eux, il avait jeté un coup d'œil sur la ville que leur avancée rendait plus redoutable encore. Les murs étaient surélevés, partout, de brique crue et de chêne taillé dans les plus hauts arbres de la région. Il fallait six hommes juchés sur les épaules les uns des autres pour atteindre le chemin de ronde au-dessus des énormes moellons calcaires — et les tours quadrangulaires comme les murs légèrement incurvés ne laissaient deviner aucun point faible. Autant il avait été facile pour les hoplites de franchir le fossé puis les palissades de bois protégeant la ville basse, autant il semblait impossible d'accéder à l'intérieur de la cité abritant des milliers d'habitants armés que ravitaillaient, venus de l'est, les chariots de menus royaumes alliés.

Ils n'avaient pas eu à marcher bien longtemps. On avait laissé le camp et ses scènes familières — la plage et les alignements de noirs vaisseaux, les entassements chaotiques de cabanes et de tentes, le fumet composite du cuir et de la sueur, les gémissements des guerriers qu'on soignait, le choc des marteaux ou le martèlement des pierres à aiguiser

sur l'enclume, les beuglements de la troupe jouant aux dés en attendant les marmites. La guerre aussitôt avait paru lointaine. Des marchands transportaient leurs ballots comme si la trêve hivernale devait durer pour l'éternité. Il faisait doux, des moineaux pépiaient dans une rangée de coudriers, deux prêtres vêtus de blanc s'éloignaient dans une allée. Il eut le temps d'apercevoir les rubans écarlates flottant autour du bâton sacerdotal et découvrit, en suivant du regard leur direction entre les arbres de la forêt sacrée, le simple alignement du temple prostyle. Le rivage et les vaisseaux comme les tentes des envahisseurs semblaient venus d'un autre monde. Un vaste autel quadrangulaire était installé à l'extérieur du temple, tourné vers le dieu invisible dont la statue se trouvait dans le prolongement de la rotonde ouverte qui était la *tholos* du temple. D'une vaste table de pierre semi-circulaire s'élevait, malgré l'heure encore matinale, la fumée d'humbles sacrifices. Il avait voulu faire une offrande à ce dieu du Soleil qui avait su jusqu'alors protéger leurs ennemis. Il aurait souhaité être seul avec ses hommes, quelques fidèles l'avaient devancé. Il avait couru, il avait nagé, à peine s'il avait eu le temps de préparer sa prière, avec l'invocation — *Seigneur de l'Arc d'argent* ou bien *Seigneur de la Lumière* ? — et la formule précise qui accompagneraient sa demande — mais qui, en temps de guerre, avait le loisir de préparer des prières ?

Ici, pourtant, on pouvait oublier les combats. Ici, les habitants de la ville, des petites cités et des campagnes environnantes, comme les guerriers venus des îles de la grande mer, avec leurs hordes de servantes, d'esclaves affreusement tatouées et d'otages, pouvaient grâce à la trêve se mêler de façon pacifique. Ici, il pouvait chasser les

images qui l'avaient assailli depuis son réveil. Les viscères tirés hors des ventres déchirés par les rapaces. Le regard perdu de ceux qui allaient mourir. Les visages des morts brunissant au soleil. Les boucliers et les hardes dispersés dans la poussière. Les mouches noires et les rats. Le sang noir, partout, son odeur ferrugineuse.

Un vieillard, sur la droite, sacrifiait un porcelet. Il en avait vidé le sang dans une tranchée où brûlaient déjà, offerts au dieu, les viscères et les pattes. Deux femmes installées de l'autre côté étaient dissimulées par leurs amples péplos blancs. Des nobles sans doute, pensa-t-il, à en juger par les bordures richement brodées, les agrafes dorées et les bijoux scintillant dans les cheveux. Il s'approcha du milieu de la table semi-circulaire, suivi en silence, à quelques pas, par ses deux hommes. L'un d'eux approcha une aiguière, l'autre les bâtonnets odorants qu'il s'apprêtait à enflammer.

Il délaça sa cuirasse de bronze, enleva le lourd gilet de cuir et défroissa sa tunique avant de se laver les mains et les bras. Tandis qu'il procédait à cette toilette, il vit que l'une des deux femmes avait dégrafé sa ceinture et laissé tomber la cape couvrant son péplos dans la poussière à ses pieds. Elle dispersait les grains d'orge d'un geste généreux. Ses longs cheveux noirs et frisés, rassemblés et noués vers l'arrière, dégageaient un beau profil où un diadème sur le front attirait l'attention. Une noble assurément, constata-t-il, et qui faisait peut-être partie de la famille royale ennemie. À côté d'elle se trouvait une sœur, ou peut-être une mère, plus petite, portant le même tissage de qualité. La fille était belle et mince, il ne pouvait en détacher ses regards. Tout en se lavant pour se purifier des meurtres qu'il avait commis au cours des précédents

affrontements, il la vit s'enduire les bras d'huile odorante. Ils étaient ronds, les mains longues. Il lui semblait percevoir jusqu'à la texture de sa peau, presque brune comme les natives de cette cité à moitié hittite l'étaient le plus souvent. Et elle avait les yeux noirs d'une Asiate. Il sentit l'odeur de l'encens, il aurait voulu s'approcher pour sentir celle de la fille.

Elle perçut son attention, se détourna légèrement avant de prier à voix basse pour qu'il ne l'entendît point. Elle ne parlait pas grec, mais une variété de ce louvite chantant, scandé par des sons de gorge, auquel il n'entendait rien. Les pieds chaussés de sandales, dissimulés par le péplos, étaient invisibles. Il voyait ses seins se gonfler tandis que la parole, légère, s'envolait à peine, comme les moineaux dans l'air matinal. L'instant était suspendu, comme les grains de poussière que le contre-jour lui permettait de distinguer dans la lumière du soleil. Il avança un pied, parce qu'une lanière lui faisait mal ou qu'il ne tenait plus aussi bien debout. Cela montait dans les jambes, s'étalait dans son ventre puis dans sa poitrine. Pour un peu, il se serait approché d'elle, lui aurait parlé, ou l'aurait renversée sans un mot dans la poussière, et sur sa cape pourpre. N'était-ce pas ainsi, à peu près, qu'il avait pris la grande Deidamie sur l'île de Scyros, Deidamie qui l'avait aimé cependant par la suite et lui avait donné un fils ? Sa tête bourdonnait. Il sentit, dans un instant de vertige, qu'il bandait.

L'inconnue s'était détournée. Elle tenait un coffret de bois blanc entre ses deux mains levées. Troyenne assurément — et son appartenance à la famille royale était à peine plus douteuse. Il lui fut impossible d'articuler la moindre parole. Sa langue s'était comme brisée sous

l'emprise d'un feu trop subtil. Lui avait-on un jour enseigné le grec ? Ses oreilles bourdonnaient. La sueur coulait de ses aisselles. Les mains de la fille étaient si belles qu'il se prit à avoir honte de ses pieds de boucher. Il aurait voulu se jeter sur elle. Était-ce le désir, ce qui montait en lui ? C'était comme une colère. Il aurait pu s'emparer du coffret pour le fracasser sur le sol. Il lui semblait que cela seul pouvait supprimer la distance que tendait à imposer le moindre des gestes de l'inconnue.

Prenant sur lui-même, il demanda à l'un de ses hommes d'attendre son départ et de s'enquérir de l'identité des deux femmes avant de rejoindre le camp. Puis il fit demi-tour. Il prierait plus tard, au camp ou face à la mer.

POUR PROLONGER LA LECTURE

Dans « La force du poème. À propos du roman *Notre Achille* », Alain André revient sur la genèse du livre, ses sources et les lectures qui ont nourri son écriture.

Ce texte est disponible en libre accès sur le site de l'éditeur et figure également dans l'édition numérique de *Notre Achille*.



Une édition numérique spéciale de *Notre Achille* est par ailleurs proposée gratuitement aux abonnés de La Vie des Classiques (laviedesclassiques.fr), dans le cadre d'un partenariat entre les éditions Æthalidès et Les Belles Lettres.

PLAYLIST

La B. O. de ce livre est disponible à l'écoute sur la playlist de l'éditeur.

